

SALUT



Chef-reliquaire de saint Candide, Saint-Maurice d'Agaune, trésor de l'abbaye, 8, 1160-1165.

Le salut constitue l'horizon de la vie chrétienne. Il est aussi bien ce à quoi aspire chaque fidèle que l'objet-même du plan providentiel et eschatologique que Dieu réserve à l'humanité entière : triompher de la mort et du péché. Le salut fait l'objet d'une réalisation progressive par l'articulation de l'Ancien et du Nouveau Testament : les voies permettant d'y accéder se transforment en même temps que s'élargit jusqu'à l'universalité la population qu'il concerne, et ce par la médiation essentielle du Christ d'une part et de l'Église d'autre part.

Il faut souligner le double mouvement paradoxal permettant le salut des hommes : à la fois des hommes vers Dieu grâce à la foi et grâce aux œuvres, et à la fois de Dieu vers les hommes, par le don de la foi et par l'incarnation de son Fils parmi les hommes, par la venue du divin dans la chair. L'Incarnation et le sacrifice sur la croix représentent deux facettes indissociables du rapprochement voulu et effectué par Dieu en direction des hommes pour contrer leur éloignement après la Chute et rétablir l'état paradisiaque. Le christianisme se fonde ainsi sur une logique sacrificielle propitiatoire pour favoriser le retour à une harmonie entre les hommes, la nature créée qui l'environne et le divin. Si la grâce et le don de la foi dépendent de Dieu, la conception chrétienne du salut ne conduit néanmoins pas à une résignation fataliste mais passe, selon la réflexion développée par Augustin d'Hippone, par l'exercice du libre-arbitre qui engage la responsabilité de l'homme.

Dans cette rubrique, les modalités actives du salut dans la pensée médiévale seront analysées en prêtant une attention particulière aux notions de justice, d'échange et d'expiation, et au rapport entre monde des vivants et monde des morts. On abordera le salut en tant que plan divin défini par Dieu selon une logique **PROVIDENTIELLE** et sur le mode de la révélation. Le salut annoncé dans l'Ancien Testament par les prophètes s'accomplit par **L'INCARNATION** ; le sacrifice volontaire d'un Dieu fait homme pour expier le mal présent en l'homme exprime le retournement des attendus de l'ancienne Loi, qui voyait dans le Messie un roi chargé de délivrer Israël de l'esclavage terrestre. Le salut est indissociable du **JUGEMENT** porté par Dieu sur le sort de chaque personne après sa mort et dans une perspective eschatologique. Le salut, même s'il s'accomplit sur un plan individuel, se pense

SALUT

BASCHET, « Jugement de l'âme, Jugement dernier », *Revue Mabillon*, vol. 6, 1995, p. 159-203 ; BASCHET, *Corps et âmes*, Paris, 2016 ; BYNUM, *The Resurrection of the Body...*, New York, 1995 ; CAROZZI, *Apocalypse et salut dans le christianisme ancien et médiéval*, Paris, 1999 ; LOGNA-PRAT, « Le lieu de la restauration sacramentelle », in *La maison Dieu, v. 800-v. 1200*, Paris, 2006, p. 443-486 ; LE GOFF, *La naissance du purgatoire*, Paris, 1991 ; LÉON-DUFOUR (dir.), « Martyr », in *Vocabulaire de théologie biblique*, Paris, 1962, col. 723-724 ; LÉON-DUFOUR (dir.), « Salut », in *Vocabulaire de théologie biblique*, Paris, 1962, col. 987-994 ; MOEGLIN (dir.), *L'intercession du Moyen Âge à l'époque moderne*, Genève, 2004 ; PAXTON, *Christianizing death*, Ithaca, 1990.

également d'une manière communautaire qu'on peut qualifier d'ecclésiologique en tant qu'il s'opère au sein de **L'ÉGLISE** par l'activation de la vie liturgique et sacramentelle et par la médiation des fidèles et des saints. Les saints sont les premiers hommes à bénéficier du salut et cette perspective se concrétise sous différentes modalités **D'EXTRACTION DU MONDE TERRESTRE** et d'accès au monde céleste.

SALUT DANS LA COMMUNAUTÉ

Intercession



Conques, église Sainte-Foy, XIIe siècle, première moitié.

Le tympan du portail occidental de l'abbatiale Sainte-Foy de Conques a été réalisé à une date débattue, dans la première moitié du XIIe siècle. L'ensemble est divisé en trois registres. Le registre supérieur est occupé par des anges soufflant dans des trompes et portant la croix du Christ, qui se trouve au centre du registre médian, dans une mandorle flanquée des élus à gauche et des damnés à droite. Au registre inférieur sont représentés la Jérusalem céleste, au centre de laquelle trône Abraham, ainsi que l'Enfer, où les châtiments des damnés sont ordonnés par Satan.

L'intercession repose sur le principe de l'entraide spirituelle entre les saints, morts ou vivants (dogme de la communion des saints), et sur l'action de l'Esprit saint dans le monde. Au tympan de l'abbatiale de Conques (XII^e siècle), au-dessus du Paradis représenté sous la forme d'une église, et en-dessous du cortège des élus mené par la Vierge et saint Pierre nimbés, se tient prosternée la jeune martyre sainte Foy. À genoux, courbée, face vers la terre et mains jointes, elle adresse une prière d'intercession pour les âmes des corps ressuscités qui sortent un par un de leurs sarcophages sur l'autre versant de la toiture de l'église. La main de Dieu, qui sort des nuées et est entourée d'un nimbe crucifère, touche le voile et le nimbe de la sainte, ce qui laisse présager une issue heureuse à la prière d'intercession de la sainte.

La scène souligne l'étendue du pouvoir de sainte Foy, de sa *virtus*, puissance attachée à sa sainteté, l'importance pour le fidèle de se recueillir sur ses reliques et de faire appel à son intercession pour son salut. La demande d'intercession personnelle se fait ainsi pratique sociale, en premier lieu lors des pèlerinages. Le réseau de solidarité d'ici-bas répond ainsi à l'aide reçue de l'au-delà, selon une logique de circulation et d'échanges. Les fers pendus aux arcades de l'église sont les ex-voto d'anciens prisonniers délivrés grâce à sainte Foy, dont certains épisodes sont racontés dans le *Livre des miracles de sainte Foy* (la copie la plus ancienne

La conception médiévale du salut se décline en deux dimensions complémentaires : la dimension communautaire et la dimension individuelle.

L'importance de la dimension communautaire tient à plusieurs raisons. La première est la nécessité de passer par la médiation de l'Église pour obtenir le salut. L'Église s'entend ici comme la dispensatrice des biens spirituels et comme le prolongement de l'action salvifique du Christ réalisée sur la croix, et ceci jusqu'à la fin des temps. Elle applique le trésor spirituel des mérites du Christ à ses membres. Le moyen efficace d'être sauvé de la mort éternelle est d'être racheté par le baptême, que seule l'Église dispense. Les autres raisons en découlent : le moyen incontournable pour obtenir la rédemption des péchés et grandir dans la vie divine (ou grâce) est de recevoir les sacrements, qu'inaugure le baptême. Le moyen de se maintenir dans cet état passe particulièrement par la fréquentation du sacrement eucharistique et celui de la pénitence. La représentation accompagne les développements de la théologie sacramentelle tout au long du Moyen Âge.

En outre, la réception du baptême agrège le néophyte à la communauté de l'Église et accroît les solidarités spirituelles (communion des saints) qui la composent. La liturgie formalise ces rapports entre l'homme et le divin, mais aussi entre les membres de l'Église-communauté, ou Église-communion, dans un ensemble fortement hiérarchisé. L'image médiévale, en représentant le monde invisible des anges et des élus, celui des saints et celui des damnés, donne à voir les liens qui unissent ou séparent les membres de l'Église visible et de l'Église invisible. Ces liens se traduisent en échanges selon divers modes pour former une communion spirituelle entre tous les membres. Les saints et les anges se trouvent placés en intermédiaires entre Dieu et les hommes : ils exercent des fonctions

SALUT DANS LA COMMUNAUTÉ

date de la fin du XI^e siècle et est conservée à la bibliothèque de Sélestat, ville dont l'abbaye était un ancien prieuré de Conques) ; les fers peuvent aussi être interprétés comme le péché dont ont été libérés les fidèles sauvés.

Protection de l'Église



Michel Erhart, Berlin, Bode-Museum, 421, vers 1480.

L'image de dévotion de la Vierge de miséricorde, confondue à la fin du Moyen Âge avec celle de la Vierge au manteau, dérive de visions relatées dans des récits et développées par l'exégèse dès la fin du VI^e siècle, et rendues populaires à partir du XIII^e siècle par les ordres cistercien et dominicain. Aux ordres religieux abrités par le manteau, ou *pallium*, de la Vierge se substitue par la suite l'ensemble de l'humanité aspirant au salut. La Vierge de Ravensbourg (Bade-Wurtemberg) attribuée à Michel Erhart, tient de ses deux mains les bords de son manteau écartés ; dans les plis de l'étoffe, les fidèles en prière, enveloppés comme dans le sein maternel, s'y réfugient pour obtenir sa protection. Le manteau constitue à la fois un périmètre définissant un espace de sécurité et une zone de contact dont le mécanisme de protection spirituelle et juridique peut s'apparenter à celui des reliques ou au droit d'asile dans les églises.

de protection et d'intercession vectrices de salut. Les clercs, par le ministère desquels sont donnés les sacrements, prennent au Moyen Âge un rôle incontournable comme médiateurs du divin.

L'image paulinienne de l'Église-corps du Christ marque profondément la conception de la communauté formée de membres dépendants les uns des autres sous l'autorité de la tête qui est le Christ lui-même (Ep 1, 23). Paul précise que le Christ est le sauveur de son corps (Ep 5, 30). L'action des membres du corps envers les autres prend deux aspects selon qu'ils sont vivants ou défunts : pour les vivants, par le mode de l'absolution, dont le clergé détient le monopole efficace, tandis que le mode de l'intercession pour les défunts relève de tous les membres, à travers les suffrages adressés aux puissances célestes par les anges et les saints. Les liens entre individus et entre l'individu et le groupe sont donc essentiels : ils constituent la communauté du salut en établissant un réseau étroit de liens et d'interdépendances.

Aux origines de la longue histoire de la liturgie funéraire, Grégoire le Grand affirme l'utilité de la messe pour le salut des âmes (*Dialogues* 4, 57-62). À la fin du Moyen Âge, une conception « comptable » de l'acquisition des mérites au profit des défunts peut parfois se faire jour. La période est riche en débats sur la capacité de l'Église à remettre au pécheur pardonné par le sacrement de pénitence la peine temporelle due au péché. Le principe de l'indulgence, d'abord rejeté par Abélard, soulève des hésitations chez les premiers théologiens scolastiques. Thomas d'Aquin en voit le fondement dans le « pouvoir des clés » (Thomas d'Aquin, *Contra Gentiles* 4, 76, vers 1260) remis par le Christ à l'Église, à travers saint Pierre et ses successeurs, de lier et de délier au Ciel et sur la Terre (Mt 16, 19).

SALUT DANS LA COMMUNAUTÉ

BARNAY, « Une apparition pour protéger », *Cahiers de recherches médiévales et humanistes*, vol. 8, 2001, p. 13-22 ; DONADIEU-RIGAUT, « Les ordres religieux et le manteau de Marie », *Cahiers de recherches médiévales et humanistes*, vol. 8, 2001, p. 107-134.

Sacrements



Arras, Bibliothèque Municipale, ms. 986 (0882), fol. 3r, XIVe siècle, 3e quart.

Le baptême est la porte d'entrée dans la communauté du salut — l'Église. Premier des sacrements d'initiation, il agrège le catéchumène au corps mystique du Christ selon l'image paulinienne (1 Co 12, 27). Chaque baptisé devient membre de la communauté-Église, hiérarchiquement scindée entre les fidèles et le clergé, qui dirige la communauté et dispense les sacrements. Cette image du baptême provient d'un pontifical (ouvrage liturgique détaillant les rites propres à l'évêque). Intégrée dans une lettrine ornée, elle place la communauté ecclésiale tout autour de l'enfant baptisé. La forme enveloppante du C intègre les figures et le bâtiment-église dans un ensemble. La communauté est clairement distinguée entre le clergé, à gauche, et les fidèles laïcs, à droite. Le pontife (évêque), reconnaissable à ses ornements (mitre, chape, dalmaticelle), administre le sacrement à l'enfant par l'effusion de l'eau de la cuve baptismale, en présence d'un autre pontife et de clercs, l'un d'entre eux portant la crosse de l'officiant. La présence d'un autre pontife et les riches habits du parrain qui porte l'enfant sur les fonts indiquent le haut niveau social de l'enfant. La présence du bâtiment-église ne sert pas simplement de cadre à l'action liturgique mais

vient signifier la communauté-Église dans son unité. Il montre combien l'église elle-même est devenue un élément incontournable de l'économie sacramentelle.

Suffrages



Heures de Catherine de Rohan et Françoise de Dinan, Rennes, Bibliothèque municipale, ms. 34bis, fol. 107r, v. 1435.

Cette image de funérailles ouvre l'Office des Morts dans les Heures de Catherine de Rohan et Françoise de Dinan, réalisées vers 1435 pour une proche de la cour des ducs de Bretagne et sa fille. La scène représente l'aspersion du cercueil avant sa mise en terre. Le mort, au centre, est entouré par des deuillants et un groupe de clercs. Tout en haut de l'image, un ange emporte l'âme au ciel et repousse deux démons.

Cette scène de funérailles accompagne l'Office des Morts dans un livre d'heures. Il faut noter qu'il s'agit du seul office qui ne soit pas abrégé dans ce type de livre, ce qui signifie que le lecteur peut à tout moment le suivre en même temps que le clergé et prendre activement part au rite des funérailles. Le fidèle, représenté dans l'image par les deuillants, est donc un protagoniste non négligeable du rite.

Deux groupes distincts sont rassemblés autour du cercueil : à droite, les clercs, en habit liturgique, qui procèdent à l'aspersion du cercueil, dernière action avant la mise en terre. À gauche les deuillants, reconnaissables à leur habit : ces laïcs remplacent, à partir du milieu du XIII^e siècle, les

SALUT DANS LA COMMUNAUTÉ

figures plus anciennes des pleurants, héritées de l'Antiquité. Portant un costume ample qui les rapproche de l'habit monastique, ces personnages expriment une nouvelle dimension du deuil chrétien : ils constituent un groupe nettement défini qui forme un parallèle au groupe des clercs. Comme ces derniers, mais seulement de façon temporaire (le temps du deuil), ils sont en-dehors du monde ; cette qualité leur permet d'assurer la transition entre l'ici-bas et l'au-delà. Leurs larmes et l'expression méditative et intériorisée de leur chagrin leur permet de prendre activement part au rituel des funérailles. Leur action est, au même titre que les messes et les aumônes, un suffrage pour le salut de l'âme du défunt. Thomas de

Cantimpré affirme au milieu du XIII^e siècle que les larmes des deuilants rafraîchissent les morts.

L'efficacité de l'action liturgique est illustrée par l'ange emportant l'âme du mort dans ses bras. Le changement de teinte du fond, doré puis bleu, exprime la sortie du monde. Les ailes de l'ange forment un bouclier qui repousse les deux démons qui tente de s'emparer de l'âme. L'ange tient en outre une croix hastée, dont l'axe répond symétriquement à celui du cercueil en bas de l'image. Cet écho entre la croix, qui est aussi celle tenue par le Christ sortant du sépulcre, et la présence du corps caché, rappelle la perspective finale de la Résurrection.

SALUT PAR LA PROVIDENCE

Alliance



Beatus de Manchester, Manchester, University of Manchester, Latin ms. 8, fol. 15r, XIIe siècle.

Dans le *Beatus de Manchester*, l'épisode de l'Arche de Noé est exceptionnellement présenté parmi les premières enluminures du manuscrit, au folio 15, et non dans les deux derniers tiers du livre, comme dans les autres *Beatus*. Son inscription à la suite des portraits des évangélistes et des tables généalogiques du Christ, confère à l'épisode une place particulière dans le déroulé de l'histoire du salut : la scène représente la première alliance de Dieu avec l'homme après la Chute.

L'image saisit le moment où, après avoir lâché la colombe pour la deuxième fois, celle-ci revient vers Noé, un rameau d'olivier dans le bec, signe que les eaux ont commencé à se retirer de la surface de la terre. Noé et sa femme, avec leurs trois fils et leurs épouses, se tiennent dans la partie supérieure de l'arche, tandis que les couples d'animaux sont répartis dans des cases à l'intérieur, selon le principe formel des bestiaires et des encyclopédies du Moyen Âge. Un corbeau se tient seul car, selon le texte, son compagnon est en train de voler au dehors, « allant et revenant, jusqu'à ce que les eaux découvrent la terre ferme » (Gn 8, 7) : il est représenté en train de dévorer un cadavre échoué sur la terre en bas de l'image. Cet oiseau de la Mort s'oppose à l'oiseau de la Vie : la colombe, qui rapporte le rameau

Le salut de l'homme s'inscrit dans la providence divine dès la Chute. La succession des alliances réalisées entre Dieu et son peuple jalonnent l'Ancien Testament (ou Ancienne Alliance) avant de trouver leur accomplissement dans l'alliance scellée par le sacrifice du Christ. La lecture de l'histoire sainte décline donc en permanence l'action prévoyante de Dieu, providence venant de *pro-videre* : voir en avant, prévoir, mais également pourvoir.

Le salut est d'abord considéré comme un don reçu de Dieu, que l'homme accepte ou non. L'image médiévale donne à voir les étapes de ce salut donné progressivement, mais jamais totalement jusqu'à l'avènement du Christ. Dans les scènes de la Chute, la promesse d'une rédemption peut ainsi être perceptible à travers différents motifs qui évoquent le futur retour de la vie.

Différents moments de l'Ancien Testament sont l'occasion d'une alliance renouvelée de Dieu et des hommes, comme l'épisode de Noé ou celui de Moïse au Sinaï. Souvent consécutifs à des châtements infligés au peuple infidèle, ils sont autant de figures préparatoires au salut définitif qui aura lieu par le Christ. Le salut est alors indissociable de la promesse messianique. Les images s'en font largement l'écho.

Ce salut proposé en premier par Dieu doit faire l'objet d'une acceptation libre de l'homme pour être effectif. Pour l'homme marqué par les conséquences de la Chute, cette acceptation se fait au prix d'un combat de l'esprit. L'acceptation provoque la conversion (*convertere* : littéralement se retourner tout entier) par l'adhésion totale de l'homme au salut.

SALUT PAR LA PROVIDENCE

d'olivier à Noé, signe du pardon de Dieu après le Déluge. Selon une ligne ascendante, à l'humanité déchue (en bas de l'enluminure) s'oppose Noé et sa famille, choisis par Dieu pour faire alliance avec lui, nouvelle humanité d'une Création expurgée. À partir du niveau où se trouvent Noé et ses enfants, les branches de l'arbre représenté sur la droite se remettent à croître — promesse de la vie que Dieu offre de nouveau aux hommes sur la terre.

Combat spirituel



Psautier de Saint-Alban, Hildesheim, bibliothèque de la cathédrale, HS St. Godehard 1, fol. 72, v. 1130.

Le Psautier de Saint-Alban a été réalisé vers 1130 au sein de l'abbaye éponyme (Hertfordshire, Angleterre). Propriété de l'église paroissiale Saint-Gothard d'Hildesheim en Basse-Saxe, il est conservé à la bibliothèque de la cathédrale Sainte-Marie de Hildesheim.

L'initiale B du psaume 112 du Psautier de Saint-Alban abrite dans ses deux boucles, assis sur son trône, le roi David jouant de la harpe et présentant un livre déclinant ses qualités. Par sa place dans le psautier, David joue un rôle programmatique : il se trouve en effet à l'orée du psautier proprement dit, juste après l'épisode du repas du Christ à

Emmaüs et de sa disparition à la vue de ses disciples, à la fin de l'Évangile de Luc. Les deux actions qu'il accomplit de concert, la musique de la harpe et la lecture des mots écrits sur le livre qu'il tient ouvert, sont étroitement liées et font partie de son corps lui-même ; on lit en effet sur le livre : « David, le psalmiste béni, choisi par Dieu, a répandu l'annonce de l'Esprit Saint » (*Annu[n]tiatione[m] s[an]c[t]i sp[iritu]s e[ru]c[t]avit beatu[s] d[avi]d psalmista quem d[eu]s elegit*). Le grand oiseau, dont le bec s'enfonce dans l'oreille de David, le nourrit de sa parole. Il peut être interprété comme une représentation de l'Esprit Saint. David est présenté comme le prophète de la venue du Christ et de l'Esprit sur terre, ainsi que comme un instrument de la Loi de Dieu.

Les deux cavaliers saisis en plein affrontement dans le haut de la page font référence au combat spirituel au cœur de chaque homme, balançant entre bien et mal. Ils illustrent la longue glose qui commence sur la page précédente : les combattants sont une image des saints sont les amis du Christ et les champions du ciel (*Ideoq[ue] s[an]c[t]e figure in sp[irit]u virili armate, facte s[un]t Xpi [Christi] amice et celestes allete [atlete]*).

À l'issue de ce combat qui engage la chair et s'effectue dans la douleur, l'homme droit, inspiré par les commandements de Dieu, trouve la paix et agit selon la justice divine, le cœur affermi : « Son cœur est prêt, confiant dans le Seigneur » (Ps 112, 7). Le lecteur, après avoir parcouru l'histoire du salut depuis la Chute d'Adam et Ève jusqu'à la Résurrection et l'Ascension du Christ, se tient à l'orée des chants des psaumes et est invité à suivre la Loi de Dieu en son âme et conscience.

Conversion

Dans l'espace de l'initiale L de l'incipit de l'office du 25 janvier, qui célèbre la conversion de saint Paul, ce dernier est saisi sur le chemin de Damas par la lumière de Dieu qui le fait tomber à terre et l'aveugle. Le choix de Dieu, expérience à partir de laquelle Paul a développé le concept de « grâce » (1 Co 15, 8-10), est manifesté par les rayons de la lumière divine qui s'échappent de la mandorle du Christ et atteignent Paul tandis que ses compagnons s'enfuient (motif iconographique que Fra Angelico tire de l'étude des sarcophages

SALUT PAR LA PROVIDENCE



Fra Angelico, *Saint Paul sur le chemin de Damas*, Florence, Musée San Marco, missal 558, fol. 21, 1430.

antiques). L'épisode est relaté dans les Actes des Apôtres (chapitres 9 et 22) ; ici, il s'agit sans doute du chapitre 22, car les compagnons réagissent à la lumière éclatante davantage qu'à la voix du Christ qui s'élève dans l'âme de Saul. Les lettres grecques de alpha et oméga, inscrites sur le livre que présente le Christ, font référence à l'Apocalypse (Ap 1,8) : « Je suis l'alpha et l'oméga, dit le Seigneur Dieu, Celui qui est, qui était et qui vient, le Tout-Puissant ». La révélation théophanique faite à Saul est celle de la foi en Jésus le Nazoréen, crucifié et vivant, qui lui confie la mission que le juif chrétien Ananie lui expose à Damas, celle d'annoncer le Messie aux nations païennes. Le retournement complet de la disposition de Saul envers le Christ et les chrétiens est exprimé par la chute du personnage et son aveuglement, qui ne prendra fin que lors de sa rencontre avec Ananie. Les murailles de la ville de Damas dans le coin supérieur droit indiquent la direction de son chemin, tandis que l'épée à son côté rappelle les persécutions qu'il a commises et renvoie à l'instrument de son propre martyre.

Évangélisation

Cette page enluminée ouvre le deuxième livre de la Cité de Dieu d'Augustin d'Hippone, dans l'édition d'une traduction de Raoul de Presles, autour de 1480.

Le champ visuel se partage en trois registres. Deux thèmes principaux se dégagent : les cultes païens (à travers la représentation des idoles) et la disputatio entre les Chrétiens et les Païens. En haut à gauche, apparaît la disputatio entre Augustin et les Romains sur les malheurs du temps. À droite s'ébranle la procession païenne du culte de Cybèle. Dans la partie basse, à gauche, se trouve une scène mythologique, Hercule jetant Faunus du lit d'Iole.



Repris dans l'Ovide moralisé, poème rédigé entre 1317 et 1328, cet épisode peut être mis en lien ici avec l'expulsion des démons de Rome et des âmes par un Hercule figurant le Christ. Enfin, à droite, l'image distingue les Païens en adoration devant les idoles et les Chrétiens devant la croix.



Mâcon, bibliothèque municipale, ms. 1, fol. 33, v. 1480.

Dans le registre central prend place la *disputatio* d'Orose avec les Romains. Tandis qu'Orose développe son argumentation, des membres de la foule assistant à la discussion pointent le centre de leur front ou se cachent un œil, comme s'ils étaient jusqu'à présent restés aveugles. Orose, historien chrétien apologiste, réfute, comme Augustin, devant les païens, l'imputation aux chrétiens des malheurs du temps. L'illustration semble se rapporter plus précisément au chapitre 29 du deuxième livre de la *Cité de Dieu*, exhortation aux Romains pour qu'ils rejettent le culte des dieux païens. L'image exprime clairement, en reprenant les propos d'Augustin, que les idoles et les lieux païens sont infestés, sinon soumis aux démons : une ronde de démons enserre la ville et l'enchaînent littéralement. On perçoit alors que la force de persuasion du discours des prédicateurs vise à libérer les païens de l'erreur et de la domination des démons.

SALUT PAR LA PROVIDENCE

Semences du salut



Porte d'Hildesheim, Hildesheim, cathédrale, panneau 4, 1015.

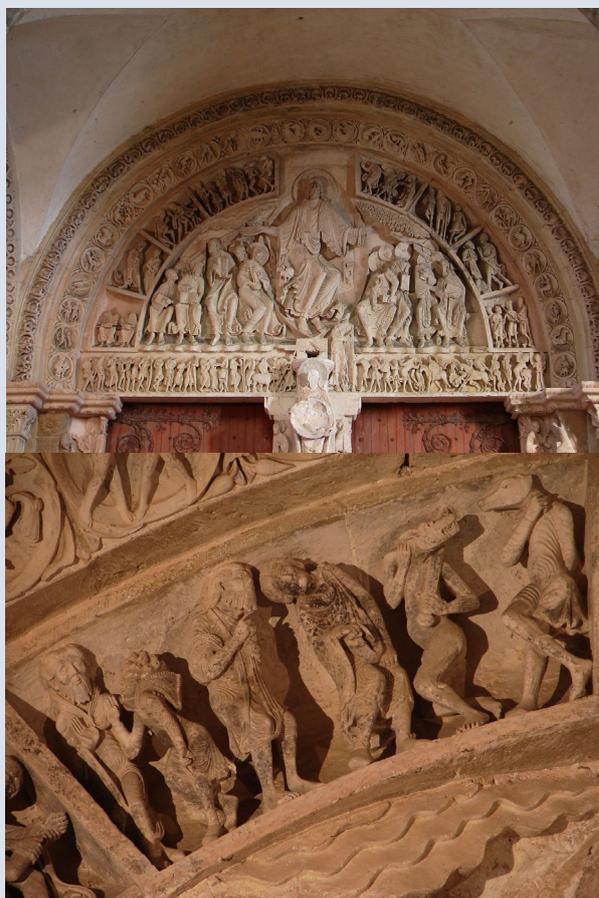
Les anciennes portes de bronze de la cathédrale d'Hildesheim ont été réalisées en 1015 sur commande de l'évêque Bernward. Les deux battants comptent seize panneaux relatant des scènes de l'Ancien Testament (porte de gauche) et du Nouveau Testament (porte de droite), depuis la Chute jusqu'à la Résurrection du Christ.

Le panneau faisant face à la Crucifixion, sur la porte de Hildesheim (1015), représente le péché originel : moment de la Chute, capitulation de l'Homme devant le Mal. La scène est marquée par la confusion et le désordre : les arbres sont au nombre de trois, leurs branches et leurs feuilles sont orientées en tous sens. Ève se dirige vers la droite tout en se retournant vers Adam sur la gauche et lui tend la pomme, franchissant par là en toute liberté la frontière qui la sépare du péché. L'arbre du milieu nous montre la conséquence de son action sur la Création : ses feuilles se recroquevillent et s'étioilent en se courbant vers la terre. Mais au sol, parmi les monticules de terre et d'herbe, trois traits incisés figurent des brins trines s'élevant. Ce même motif se retrouve également sous les pieds de Marie dans le panneau de l'Annonciation : il inscrit au cœur de la Création défigurée par le venin du mal, l'annonce d'une réparation et d'une revitalisation possibles, l'espérance du salut par la venue d'un nouvel Adam. La forme ordonnée et symétrique de l'Arbre de vie sera restaurée et même parachevée par la croix du Christ représentée sur le panneau de la Crucifixion.

Universalité du salut

Les thèmes principaux du tympan central de la nef de l'abbatiale de Vézelay (milieu XII^e siècle) sont la Pentecôte — descente de l'Esprit Saint après l'Ascension du Christ — et l'envoi en

mission des apôtres. Ils s'inspirent des Actes des apôtres et de l'évangile de Matthieu (Ac 2, 2-4 et Mt 28, 19), ainsi que de l'épître aux Éphésiens (Ep 2, 11-22). Le Christ en majesté au centre, proportionnellement plus grand que les apôtres assis de part et d'autre, domine le tympan. L'événement de la Pentecôte s'identifie à la présence de langues de feu censées représenter l'Esprit Saint ; ici, il s'agit de rayons partant des mains du Christ. La descente de l'Esprit sur les apôtres leur apporte le don des langues, qui rend possible l'évangélisation du monde. Au-dessous du Christ, dans le linteau, ainsi que dans les compartiments situés sur le bord extérieur du



Vézelay, église Sainte-Marie-Madeleine, tympan central, v. 1120.

La réalisation de la sculpture de la nef de l'abbatiale de Vézelay remonte aux années consécutives à l'incendie de 1120, alors que l'abbaye était affiliée à celle de Cluny.

Les thèmes principaux du tympan central de la nef de l'abbatiale de Vézelay (milieu XII^e siècle) sont la Pentecôte — descente de l'Esprit Saint après l'Ascension du Christ — et l'envoi en mission des apôtres. Ils s'inspirent des Actes des apôtres et de l'évangile de Matthieu (Ac 2, 2-4 et

SALUT PAR LA PROVIDENCE

Mt 28, 19), ainsi que de l'épître aux Éphésiens (Ep 2, 11-22). Le Christ en majesté au centre, proportionnellement plus grand que les apôtres assis de part et d'autre, domine le tympan. L'événement de la Pentecôte s'identifie à la présence de langues de feu censées représenter l'Esprit Saint ; ici, il s'agit de rayons partant des mains du Christ. La descente de l'Esprit sur les apôtres leur apporte le don des langues, qui rend possible l'évangélisation du monde. Au-dessous du Christ, dans le linteau, ainsi que dans les compartiments situés sur le bord extérieur du tympan, prennent place des personnages issus de peuples mythologiques. Les bâtons et les capes de certains d'entre-eux ne sont pas sans évoquer la tenue des pèlerins chrétiens qui se pressaient à Vézelay pour prier les reliques de la Madeleine.

À gauche, sur le linteau, il peut s'agir de Scythes ou de Parthes (archers), d'une procession de Romains menant un bœuf en sacrifice ; à droite,

sur le linteau, le personnage ayant besoin d'une échelle pour monter sur son destrier est un Pygmée. À l'extrême droite, les personnages aux grandes oreilles sont des *Panotii*, décrits notamment par Hérodote (V^e siècle av. J.-C.) et Pline l'Ancien, dans son *Histoire naturelle* (vers 77). Dans la voussure interne, on peut distinguer dans le troisième caisson à gauche en partant du bas des siamois, et dans le quatrième des Cynocéphales (hommes à tête de chien), dans le premier caisson en haut du côté droit, des Éthiopiens (hommes à tête de groin), et tout en bas peut-être des Arabes reconnaissables à leurs chaussures à haute semelle. Au-delà de l'aspect ethnologique, les étrangers sont présentés parmi un ensemble de corps altérés qu'il s'agit de soigner, de guérir, grâce à l'action de rédemption opérée par les apôtres dans le monde.

Low, « You Who Once Were Far Off », *The Art Bulletin*, vol. 85, n° 3, 2003, p. 469-489.

SALUT PAR LE JUGEMENT

Pesée des âmes



Biota, église Saint-Michel, tympan sud, v. 1200.

Le tympan méridional de l'église San Miguel de Biota, en Aragon, date des environs de 1200 et marque — avec le portail occidental dédié à l'Adoration des mages — l'achèvement d'une campagne unitaire de reconstruction de l'église. Il a pour thème la psychostasie (pesée des âmes) par l'archange saint Michel, sous le vocable duquel l'église est placée.

Le tympan de San Miguel de Biota associe la pesée des âmes à la lutte de saint Michel contre des démons. L'opposition est nette entre la gauche, où les démons s'efforcent de s'emparer d'une âme sur un plateau de la balance, et la droite, où deux anges portent des âmes dans des linges. L'archange guerrier, qui mène le combat contre le mal, domine la composition : il occupe le centre du tympan et se trouve au-dessus du fidèle qui passe le pas de la porte sud pour pénétrer dans l'église. À la bordure de son vêtement aux plis évasés une âme vient s'accrocher, y cherchant sa protection. Le fidèle peut s'identifier à cette figure placée juste au-dessus de lui et confier son salut à saint Michel, protecteur de l'église abbatiale.

BASCHET, « Un au-delà à deux temps », in *Corps et âmes : une histoire de la personne au Moyen Âge*, Paris, 2016, p. 192-227.

Purgatoire

La représentation du purgatoire répond toujours aux caractéristiques d'un lieu clos où les âmes pécheresses sont enfermées, qu'il s'agisse d'une cage ou, comme ici, d'une forteresse. Les âmes sont lavées de leurs péchés par un feu purificateur. Au terme du processus, les âmes purifiées sortent par le haut du foyer et sont recueillies par des anges qui les accompagnent

Les fins dernières de l'Homme sont dès l'origine une composante fondamentale du christianisme. Le Jugement dernier des vivants et des morts constitue l'horizon de l'histoire du salut pour tout le genre humain : le Christ, au moment de la Parousie, doit venir récapituler toute la Création pour la remettre à son Père. À ce moment, les morts retrouveront leur corps séparé de leur âme depuis la mort et seront jugés avec les vivants ; le Christ séparera les justes — qu'il placera à sa droite pour les accueillir au royaume des cieux — des impies, voués au feu éternel de l'enfer. La théologie du Jugement dernier s'appuie sur l'Ancien Testament (certaines visions d'Ézéchiel, de Daniel ou du Livre de Job) et sur le Nouveau Testament (Mt 24, 25 ; 1 Th 4 ; Ap 20, 11-15).

Les images nombreuses sur ce thème accompagnent le développement de la pensée théologique particulièrement à partir du XI^e siècle. Les théologiens cherchent alors à en déterminer les modalités très concrètes. Honorius Augustodunensis précise que les hommes ressusciteront dans leur corps à l'âge parfait de trente ans, sans aucune infirmité. Au XII^e siècle, les grands programmes des tympanes des portails monumentaux (Autun, Conques, Vézelay, Bourges) s'emparent de ce thème. Le Christ-juge trône en majesté entre la Vierge et saint Jean-Baptiste, entouré par les anges qui portent les *arma Christi*, et en présence des évangélistes qui renvoient aux « vivants » de la vision d'Ézéchiel et de l'Apocalypse. L'archange saint Michel effectue la psychostasie ou pesée des âmes que cherchent à lui disputer les démons.

À l'importance accordée au jugement eschatologique aux XII^e-XIII^e siècles succède un intérêt nouveau pour le jugement particulier qui accompagne l'individualisation de la spiritualité à la fin du Moyen Âge. Ce

SALUT PAR LE JUGEMENT



Jean Colombe (atelier), *Heures d'Anne de France*,
New York, Pierpont Morgan Library,
ms. 677, fol. 250v, 1473.

Cette image issue de l'office des morts d'un livre d'heures accompagne le Ps 130, qui évoque les fautes du pécheur, le pardon de Dieu, l'âme rejoignant Dieu et la grâce de ce dernier.

vers le paradis.

Au premier plan de l'image sont représentées les âmes des damnés plongées dans le fleuve glacial de l'enfer. Sur un îlot, des pécheurs subissent sans relâche les châtiments corporels infligés par les démons. Au tout premier plan, un damné joint les mains en prière. Les damnés ne pouvant pas prier Dieu en enfer, ils ne désirent que rester dans la mémoire des Vivants, ce qui coïncide avec la position du personnage, tourné vers le spectateur. Ainsi Brunet Latin confie-t-il à son disciple Dante (*Enfer*, chant 15) la mission de faire connaître son *Trésor*, mais aussi de porter la mémoire de son auteur.

Sur la droite de l'image, dans un espace confiné par le rocher, et donc bien distinct de l'enfer, monte un second brasier. Il s'agit sans doute d'une représentation des limbes des enfants — phénomène très rare —, lieu d'un bonheur naturel accordé à ceux qui sont morts avant d'avoir pu commettre des péchés personnels, mais qui demeurent néanmoins soumis aux conséquences du péché originel, car ils n'ont pas été baptisés.

jugement individuel, ou de l'âme séparée (du corps), montre l'intérêt croissant à partir du XII^e siècle pour la destinée de l'âme entre la mort et la fin des temps. Des débats théologiques agitent la question que vient raviver la querelle sur la vision béatifique au XIV^e siècle. Le pape Benoît XII impose en 1336, dans la définition *Benedictus Deus*, la conception selon laquelle l'âme peut accéder à la vision béatifique dès sa mort ou à l'enfer selon son jugement particulier.

L'idée d'une rémission de certains péchés dans l'au-delà, conjuguée à celle d'une efficacité des prières pour en hâter le dénouement, remonte au moins à l'Antiquité tardive. Sur elle repose la légitimité de toutes les pratiques mémorielles associées au défunt au cours du Moyen Âge. Ses fondements se trouvent dans le *De cura pro mortuis gerenda* d'Augustin d'Hippone, texte extrêmement bien connu au Moyen Âge. On peut y lire que les trois seules manières d'honorer les défunts sont « l'autel, la prière et l'aumône ». Hugues d'Amiens (v. 1085-1164) écrira que les vivants ne peuvent rien pour la rémission des péchés des morts, mais qu'ils peuvent prier pour alléger leurs peine purgatoires. La montée en puissance, de l'époque carolingienne au XII^e siècle, du rôle des abbayes dans la mémoire des morts, justifiée par l'idée que la donation des biens du défunt à l'Église revient à consacrer ces biens à l'aumône, aboutit à la théorisation par les milieux monastiques du processus de purgation des péchés. Le processus se concrétise dans l'image d'un lieu intermédiaire entre le paradis et l'enfer — le purgatoire —, où les âmes souffrent pour la rémission de leurs péchés.

SALUT PAR LE JUGEMENT

Séparation des élus et des damnés



Autun, cathédrale Saint-Lazare, tympan ouest, 1120-1140.

Il est admis que le tympan du Jugement dernier de la cathédrale Saint-Lazare d'Autun était achevé en 1146, au moment de la translation des reliques.

Le Christ du Jugement dernier de la cathédrale d'Autun apparaît dans une mandorle ornée d'une inscription, qui coure le long de la bordure ; elle commence et se termine là où les mains des anges soutiennent la mandorle par en bas. Composée en distique, elle se partage entre la droite et la gauche du Christ en écho à la séparation des élus et des damnés :

*Omnia dispono solus meritosque coronō.
Quos scelus exercet, me iudice, pena coercet.*

« Moi seul dispose de tout et couronne les mérites.

Quant au péché, en tant que Juge, je le châtie et le réprime. »

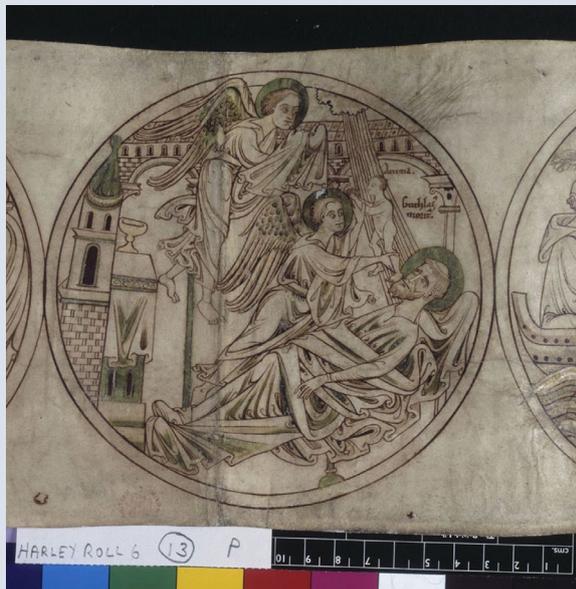
Ces paroles du Christ manifestent son pouvoir sur le destin des hommes. D'autres inscriptions, situées sur le linteau, accompagnant le cortège des ressuscités, s'adressent de manière impersonnelle aux fidèles qui contemplant l'image et soulignent une nouvelle fois cette séparation :

*Quisque resurget ita, quem non trahit impia vita
Et lucebit ei sine fine lucerna Dei.
Terreat hoc terror quos terreus alligat error.
Nam fore sic uerum notat hic horror specierum.*

« Ainsi ressuscitera quiconque ne mènera pas une vie impie,
Et pour lui brillera sans fin la lumière de Dieu.
Que cette terreur terrifie ceux qu'enchaîne l'erreur terrestre,
Car en vérité, l'horreur de ces images annonce ce qui les attend. »

SALUT PAR L'EXTRACTION DU MONDE

Âme emportée par un ange



Rouleau de la vie de saint Guthlac, Londres, British Library, Harley Roll Y.6, roundel 14, 1175-1225.

Ce rouleau en parchemin, réalisé entre le dernier quart du XII^e et le premier quart du XIII^e siècle, raconte la vie de saint Guthlac, ermite anglo-saxon des VII^e-VIII^e siècles, installé sur l'île de Croyland (aujourd'hui Crowland, Lincolnshire, Angleterre). Les dix-huit médaillons subsistants illustrent la vocation monastique de Guthlac, ses combats contre le diable, ses rapports avec Ethelbald, roi de Mercie, et avec son élève Beccelm, sa mort puis les chartes de fondation de l'abbaye de Crowland exhibées par les donateurs.

Le médaillon choisi représente la mort du saint, moment de la séparation entre l'âme et le corps. La scène est située à l'intérieur d'une église qui représente l'oratoire fondé par Guthlac. Les pieds du saint et d'un des anges touchent l'autel de l'abside où est posé le calice de la messe, ce qui renforce la dimension sacrée et liturgique de la mort du saint. Selon la Vie écrite par Félix, Guthlac avait reçu une pré-science de sa mort en conversant avec des anges dans les derniers jours de sa vie terrestre. L'âme du saint, de la forme d'un enfant, est extraite de sa bouche et élevée par un ange. La verticalité est soulignée par les rayons divins qui éclairent la tête du saint et servent à l'âme d'échelle céleste. Félix souligne par ailleurs l'irradiation lumineuse du corps du saint et de son cercueil comme signe miraculeux de sainteté. Les gestes précis et adroits de l'ange dégagent l'âme du corps en la saisissant par le mollet et l'avant-bras et en la poussant vers le haut. L'autre ange accueille l'âme dans un linge pour la présenter au Très-haut, en écho à la pureté retrouvée de l'âme.

Poursuivant cette réflexion sur le devenir de l'âme après la mort, l'extraction du monde est étudiée en tant que mode d'expression du salut, en lien avec la Jérusalem céleste.

Le salut acquis par la mort et la résurrection du Christ a non seulement permis la réconciliation de l'Homme et de Dieu, il a également régénéré la Création toute entière. Mais cette régénération du séjour terrestre n'en fait pas l'horizon du salut de l'Homme, ni même de la Création. Le salut définitif de l'Homme s'accomplit dans la vision de Dieu, par une participation à la vie divine dans la Jérusalem céleste. Le monde demeure un lieu passager : l'Homme y reçoit le salut par une participation active au don de Dieu dans l'Église, mais il ne s'agit que d'une étape dont toutes les perfections sont comptées pour rien par rapport à la béatitude promise à ceux qui seront sauvés.

De plus, même si la création est régénérée par le sacrifice vivificateur du Christ, le monde garde une connotation négative qui parcourt notamment l'évangile de Jean : « Si vous étiez du monde, le monde aimerait ce qui est à lui ; mais parce que vous n'êtes pas du monde, et que je vous ai choisis du milieu du monde, à cause de cela le monde vous hait » (Jn 15, 19). On trouve également dans la lettre de saint Jacques : « Adultères que vous êtes ! Ne savez-vous pas que l'amour du monde est inimitié contre Dieu ? Celui donc qui veut être ami du monde se rend ennemi de Dieu » (Jc 4, 4). Le monde passager est donc à la fois un danger pour l'âme et un lieu dont le fidèle est appelé à se distancier, voire à s'extraire.

L'exemple est donné par le Christ lui-même qui s'élève vers son Père définitivement dans l'Ascension, et qui avait été annoncé dans ce mystère par les enlèvements mystérieux

SALUT PAR L'EXTRACTION DU MONDE

Corps élevé au ciel



Heidelberg, Universitätsbibliothek, Cod. Pal. Germ. 148, fol. 158v, vers 1430.

Dans cette Bible des pauvres en langue allemande de la première moitié du XV^e siècle, destinée à un public de clercs, les trois images principales disposées sur deux registres concernent des ascensions : les enlèvements au ciel de deux prophètes de l'Ancien Testament, Énoch (Gn 5, 24) et Élie (2 R 2, 11-13) qui servent de prototype à l'Ascension du Christ lui-même, représentée en-dessous (Ac 1, 9).

Selon une exégèse développée depuis Grégoire le Grand (VI^e siècle) par, entre autres, Bède le Vénérable (VIII^e siècle) et Haymon d'Auxerre (IX^e siècle), les disparitions au ciel d'Énoch et Élie font office de préfigurations de l'Ascension du Christ. L'ascension d'Énoch est souvent figurée comme un véritable enlèvement au ciel, mais ici seule la main de Dieu sortant des nuées et pointée à la verticale sur sa tête indique le contact avec le monde céleste. Les rayons estampés du fond d'or expriment cependant la descente de la lumière divine sur lui. À droite, sous les yeux de son disciple Élisée, Élie quitte la terre dans un char de feu. Un au-delà invisible est suggéré par les nuées d'un bleu très intense et opaque, où la tête d'Élie s'enfonce peu à peu. La tête d'Élie touche déjà les nuées du ciel, mais le manteau qu'il laisse derrière lui à Élisée représente son héritage, la charge prophétique qu'il lui transmet.

de l'Ancien Testament, ceux des prophètes Énoch et Élie. Dans sa Passion et son élévation, le Christ est imité par les martyres qui ne comptent pour rien les souffrances dans la perspective de rejoindre le ciel. Le renoncement ascétique au monde est caractéristique de la démarche monastique : il est comme une anticipation de la vie éternelle par le renoncement à tout ce qui n'est pas Dieu sur la terre. L'assistance que Dieu offre à ses fidèles face au monde est illustrée dans les miracles des vies de saints, et donne autant d'annonces de la libération définitive à venir dans le paradis. L'extraction du monde ne représente pas forcément la lutte entre le bien que serait la vie éternelle et le mal que serait le monde et son prince, le démon (Jn 12, 31 ; 14, 30). Elle passe aussi par le renoncement à des biens terrestres en vue d'un bien supérieur, qui est l'entrée dans la Jérusalem céleste. Les anges en sont les gardiens, ils sont également proches de tous ceux qui sont fidèles au Christ. Au moment de la mort, ces esprits psychopompes accompagnent l'âme du fidèle défunt extraite du monde vers le paradis.

Libération de la prison de chair

Le chapiteau de la délivrance de Pierre prend place dans la galerie sud du cloître de Moissac, à côté du pilier sud-est. L'épisode s'inspire des Actes des Apôtres (Ac 12, 1-12). Sur la face sud, l'arrestation de Pierre par Hérode Agrippa présente le roi en majesté ordonnant l'emprisonnement de Pierre. Sur la face est, la nuit précédant sa comparution, Pierre enfermé dans sa cellule, reçoit la visite d'un ange qui inonde son cachot de lumière. Les pieds de l'apôtre sont enchaînés mais l'aile de l'ange touche déjà son auréole, annonçant sa délivrance. Sur la face nord se tiennent les gardes endormis. La dernière scène sur la face ouest nous montre Pierre et l'ange, qui, après avoir franchi les deux postes de garde et la porte de fer qui donnait sur la ville, se retrouvent dans les rues de Jérusalem. L'apparition de l'ange dans sa cellule, que Pierre

SALUT PAR L'EXTRACTION DU MONDE



Moissac, ancienne abbaye Saint-Pierre, vers 1100.

L'ancienne abbaye bénédictine de Moissac conserve le plus ancien cloître roman historié qui soit conservé en intégralité. Achevé vers 1100, ses galeries ont été reconstruites à la fin du XIII^e siècle, mais le décor d'origine y a été préservé.

avait d'abord prise pour une vision, se révèle aussi réelle que sa liberté retrouvée : le caractère massif de la porte de la prison, qui repose sur un appareillage de pierres bien visible et dont les pentures ressortent particulièrement, sert de preuve au miracle de sa délivrance. L'aile de l'ange qui enveloppe Pierre, passe entre lui et son ancienne prison, l'isole de l'architecture qui l'emprisonnait sur la face opposée et le fait passer dans un autre plan de représentation.

Martyre

Selon un procédé de condensation temporelle, le saint et le bourreau sont représentés deux fois, avant et après le coup d'épée. Ainsi, plus que deux actions qui se succéderaient dans le temps, il s'agit de souligner le lien de cause à effet entre l'exécution du saint pour sa foi et la récompense qui lui est réservée au ciel : le salut : l'exécution du saint pour sa foi et son renoncement à la vie sont la clé de son salut. Les registres terrestre et céleste sont délimités par la diagonale du glaive

qui tranche la tête de Candide et qui empêche aussi le soldat de voir que l'âme du martyr est enlevée au ciel par un ange.

L'inscription qui occupe tout l'espace entre le corps du saint et celui de son bourreau relie les deux protagonistes du martyre. Les lettres se répandent à l'image du sang des martyrs, source de fécondité : le vocabulaire employé par l'inscription souligne à la fois la violence de la mise à mort de Candide et sa dimension expiatoire.

*Ca(n)did(us) exe(m)pto dum sic mucrone litatur
Sp(iritu)s astra petit pro nece uita datur.*

« Tandis que par le glaive Candide est ainsi sacrifié, son esprit gagne les astres ;
En échange de la mort, la vie lui est donnée. »

La tête-reliquaire elle-même, grandeur nature et mise en valeur par l'orfèvrerie, nous présente une vision idéalisée et transfigurée du saint, telle qu'il se trouve au ciel. L'ultime renoncement à sa vie pour se confier à Dieu a été le vecteur d'une telle transformation.



Chef-reliquaire de saint Candide, Saint-Maurice d'Agaune, trésor de l'abbaye, 1160-1165.

Sculptée en méplat sur une plaque du socle de ce chef reliquaire est racontée en deux scansions l'histoire du martyr de saint Candide, un compagnon de saint Maurice dans la légion thébaine.

SALUT PAR L'INCARNATION

Entrée du divin dans la matière



Bénédictinaire d'Æthelwold, Londres, British Library, Add. ms. 49598, fol. 5v, troisième tiers du Xe siècle.

Le bénédictionnaire d'Æthelwold est un manuscrit daté du troisième tiers du Xe siècle et réalisé à la demande de l'évêque de Winchester, Æthelwold, par le moine Godeman. La page représente l'Annonciation : l'archange Gabriel s'avance à gauche de l'image, entouré d'une nuée, et s'adresse à la Vierge assise sous un édifice autour duquel se déploie un décor de ville. Un livre est ouvert devant elle.

En parallèle de la scène de l'Annonciation, l'image exprime, par la forme de la nuée conjugée au décor architectural, les étapes de l'entrée du divin dans la matière. Cette nuée se retrouve en effet sous trois formes : celle qui accompagne l'archange, celle qui se trouve autour de la Vierge et enfin celle qui se trouve sous la seconde arcade de l'édifice. La forme mouvante de la nuée évoque le mouvement et l'idée d'un processus tout en soulignant le caractère informe, aérien, spirituel de la substance.

Dans sa première forme, la nuée englobe l'archange tout en suivant une ligne oblique qui plonge vers l'intérieur de l'édifice et la Vierge : l'informe entre dans le monde sensible et charnel. Cette incarnation se fait par l'entremise des gestes conjoints de l'archange et de la Vierge dont

L'Incarnation, la venue de Dieu dans la chair, est explorée tout au long du Moyen âge comme un mystère qui vient accomplir de manière paradoxale les promesses de l'Ancien Testament et heurter les cadres de pensée de la philosophie antique. Le long travail des Pères de l'Église interprète l'Écriture pour résoudre ce double paradoxe, que Paul de Tarse résume ainsi dès les premiers temps du christianisme : « Nous prêchons un Messie crucifié, scandale pour les juifs et folie pour les païens » (1 Co 1, 23). L'attente messianique du peuple de l'Ancien Testament avait favorisé l'espoir d'un libérateur temporel redonnant à Israël son indépendance et son royaume terrestre. Le salut apporté par l'Incarnation, le sacrifice du Christ et sa Résurrection accomplissent les promesses vétérotestamentaires non plus par l'établissement d'un royaume terrestre, mais par la perspective d'un royaume céleste.

L'Incarnation vient sauver l'Homme séparé de Dieu par le péché originel. Depuis la Chute, l'Homme s'était montré incapable de sceller une alliance définitive avec Dieu. La longue série des infidélités relatée par l'Ancien Testament est résolue par une intervention divine inattendue : le Christ, totalement Homme et totalement Dieu, peut assumer entièrement le péché de l'humanité en tant qu'homme et réparer la grandeur de l'offense faite à Dieu par sa puissance divine. La valeur infinie de son sacrifice expiatoire ouvre aux hommes la voie du Salut, c'est-à-dire de la réconciliation-communion avec Dieu.

Le salut par l'Incarnation vient restaurer l'état adamique, mais va encore plus loin si l'on suit les Pères de l'Église : « C'est la raison pour laquelle le Verbe s'est fait homme et le Fils de Dieu, Fils de l'homme : afin que l'homme, en entrant en communion avec le

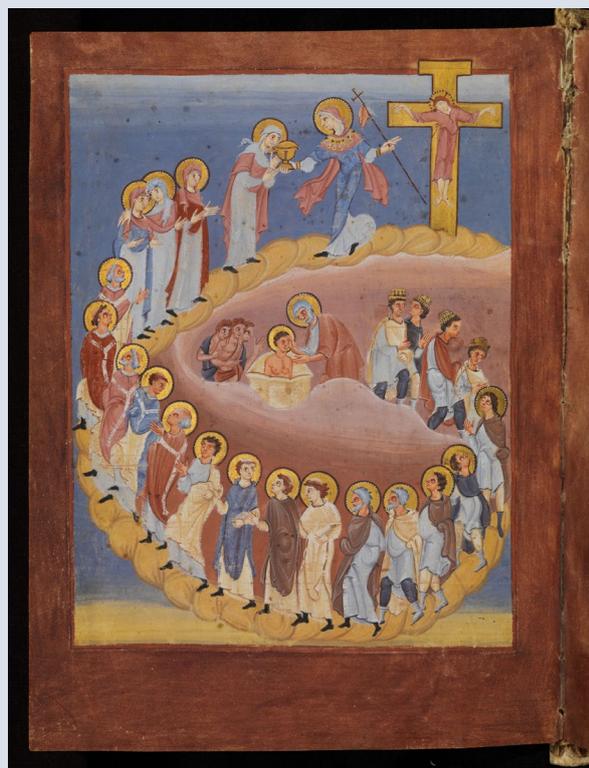
SALUT PAR L'INCARNATION

les mains se rejoignent au niveau du pupitre qui soutient le livre ouvert : c'est l'accomplissement des prophéties de l'Ancien Testament.

La nuée s'étend aussi autour de la Vierge, sur un fond rouge qui rappelle les motifs de son vêtement. Le corps de Marie est associé à l'édicule qui l'entoure : c'est une représentation de la matérialité où s'incarne le Christ.

La troisième forme est celle d'une croix, dans la dernière arcade, au-dessus du rideau noué autour de la colonne et qui dévoile un espace bicolore. Le drapé fait probablement référence au voile du Temple tissé par la Vierge, puis rompu au moment de la mort du Christ : l'image réunit donc l'Incarnation à la rédemption, en montrant l'entrée du divin dans la chair par l'intermédiaire de la Vierge, et la mort du Christ par l'évocation de la croix. Les deux couleurs qui se partagent en diagonale le fond de cette arcade évoquent sans doute la double nature du Christ.

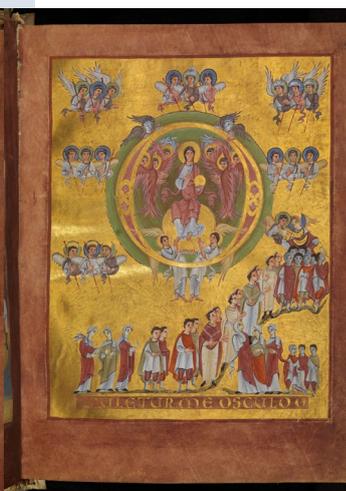
Incorporation du fidèle au Christ



Bamberg, Staatsbibliothek, Msc. Bibl. 22, fol. 4v-5r, vers 1000.

Ces pages enluminées ouvrent le Cantique des cantiques d'un manuscrit produit à l'abbaye de Reichenau autour de l'an mil. Il contient une version glosée du Cantique, du livre des Proverbes et du livre de Daniel, accompagnés de préfaces et de commentaires de Jérôme de Stridon et de Bède le Vénérable.

Verbe et en recevant ainsi la filiation divine, devienne fils de Dieu » (Irénee de Lyon, *Adversus haereses* 3, 19). Dieu délivre sa grâce à l'humanité en lui donnant son Fils pour la racheter. En venant dans la chair, le Christ élève l'humanité vers Dieu. Le dogme de l'Incarnation professe la venue de l'infini dans le fini, du Créateur dans la créature. Il soulève de nombreux paradoxes. Les images médiévales multiplient alors les inventions pour donner à comprendre un mystère invisible aux yeux : le symbole omniprésent de la croix salvatrice, les symboles de la vie divine irriguant la chair et le monde.



Les deux feuillets constituent des visions délimitées par une bordure formée d'un aplat de couleur pourpre. Le feuillet de gauche insiste sur le rôle de l'eucharistie dans le Salut : le fidèle suit le chemin qui le conduit à l'eucharistie. Après être passé par la Croix, le fidèle rejoint la Jérusalem céleste.

L'union entre Dieu et les hommes, exprimée dans le texte du Cantique des Cantiques apparaît, ici à travers l'union du peuple chrétien dans le Christ.

Sur le feuillet de gauche, la procession commence par le rite du baptême, figuré au centre de l'image. À gauche de la cuve baptismale se trouvent trois personnages à la carnation plus foncée : ils sont dans l'attente de l'illumination du baptême, qui permet au fidèle de renaître avec le Christ et constitue le point de départ du cheminement vers le Salut. La procession se compose ensuite de quatre personnages couronnés, des apôtres, puis des saintes femmes, les premières à avoir constaté la Résurrection. Le parcours visuel aboutit au calice contenant le sang du Christ

SALUT PAR L'INCARNATION

que présente une personnification de l'Église, reconnaissable à la croix hampée qu'elle tient dans la main. Le Christ est représenté mort, et repose sur une croix d'or dont la couleur établit un lien visuel avec le fond d'or du feuillet de droite. La croix, instrument du Salut, apparaît ainsi comme le seul moyen d'entrer dans le royaume de Dieu.

L'idée de cheminement est rendue dans l'image par la forme hélicoïdale de la procession. La couleur jaune évoque de plus un chemin de lumière, menant au Salut. Les hommes sont d'abord situés sur un fond de couleur rouge-ocre, qui évoque la terre ; puis ils entrent dans la couleur bleue du monde céleste. Cette double page montre le cheminement du fidèle vers le ciel et l'accomplissement du Salut, grâce à l'union eucharistique avec le Christ. Le Salut, qui passe uniquement par l'Église, s'accomplit par la mort du Christ sur la croix.

Dans l'image de droite figure une autre procession, celle des élus vers le Christ. Tous les corps de la société (clercs, laïcs, hommes et femmes) y prennent part, et s'appêtent à entrer dans le corps du Christ. Le fond d'or et les neuf chœurs angéliques qui forment la cour céleste situent la scène dans le Royaume de Dieu. Dans leur ascension finale vers le Christ, les élus avancent vers l'initiale O du début du texte — qui établit un lien formel avec le globe terrestre — : ils entrent véritablement dans le texte en partageant avec l'Époux du cantique le « baiser d'éternité ».

Promesse de salut par le Christ-Église

Les faces nord et ouest du chapiteau montrent le miracle proprement dit : Jean, Pierre et le paralytique (Claudius) sont identifiés grâce aux inscriptions. La muraille, la porte et l'inscription IHER[VSA]L(E)M situent le lieu de l'action, devant le Temple. La porte close, devant laquelle se trouve le paralytique, peut renvoyer dans l'exégèse à la vision du Temple par Ézéchiel (Éz. 44, 2-3) : cette porte ne s'est ouverte qu'une fois devant le Seigneur et ne s'ouvrira de nouveau que devant le Prince, faisant appel à la foi et l'espérance.

Pierre saisit le poignet du paralytique ; celui-ci est déjà représenté debout, les jambes fléchies dans une posture dynamique. Il faut ensuite revenir vers la face est pour appréhender le pendant de l'épisode du miracle — à la fois second temps dans la narration et explicitation : le personnage



Moissac, ancienne abbaye Saint-Pierre, vers 1100.

L'ancienne abbaye bénédictine de Moissac conserve le plus ancien cloître roman historié qui soit conservé en intégralité. achevé vers 1100, ses galeries ont été reconstruites à la fin du XIII^e siècle, mais le décor d'origine y a été préservé. Les thèmes dominants de la galerie nord du cloître de Moissac (vers 1100) sont le salut, l'aide, la délivrance, la guérison pour les fidèles du Christ, s'imbriquant avec la question de la foi (Daniel dans la fosse aux lions ; les trois Hébreux dans la fournaise ; les miracles de saint Benoît et de saint Martin).

au centre est le grand prêtre qui somme Pierre et Jean de s'expliquer du miracle opéré. Il tend sa main gauche vers la scène du miracle, en un geste de désignation. La face sud fait suite à la face est en figurant la réponse de Pierre au Sanhédrin : « C'est par le nom de Jésus Christ le Nazôréen, celui que vous, vous avez crucifié, et que Dieu a ressuscité des morts, c'est par son nom et par nul autre que cet homme se présente guéri devant vous. C'est lui la pierre que vous, les bâtisseurs, avez dédaignée, et qui est devenue la pierre d'angle. Car il n'y a pas sous le ciel d'autre nom donné aux hommes, par lequel nous devons être sauvés » (Actes des Apôtres 4, 10-12).

La métaphore de la pierre d'angle utilisée par

SALUT PAR L'INCARNATION

Pierre fait notamment écho au psaume 117, à l'évangile de Matthieu (Mt 21, 42-46) et à l'épître aux Éphésiens (Ep. 2, 20). Deux personnages sont représentés marchant vers la face ouest, l'un portant la pierre « dédaignée » par les « bâtisseurs », renvoyant au Christ comme nouveau matériau du Temple (pierre vivante devenue fondement) ; l'autre personnage porte une corne, contenant sans doute l'huile de consécration. Le Temple à l'angle sud-ouest opère ainsi la liaison entre les deux composantes

du chapiteau et affirme la constitution de la communauté chrétienne. La guérison du paralytique est le premier miracle opéré par les apôtres après la Pentecôte (moment de la descente de l'Esprit saint sur les apôtres). La communauté, guidée par ceux qui ont déjà reçu l'Esprit, se constitue en Église autour du lieu du Temple, que le Christ, en tant que pierre angulaire, refonde, et sur lequel l'Esprit est amené à descendre (acte de consécration que désigne la corne contenant l'huile).